

Théophile Gautier : une écriture paradoxale de l'histoire. Sous la direction de MARTINE LAVAUD et CORINNE SAMINADAYAR-PERRIN. *Bulletin de la Société Théophile Gautier*, n° 34, 2012. Un vol. de 301 p.

Basée à l'Université Paul-Valéry de Montpellier, la Société Théophile Gautier fait preuve depuis 1979 d'une grande vitalité, qui se manifeste notamment par la publication d'un *Bulletin* annuel de très belle facture. Le numéro 34 de ce *Bulletin*, daté de 2012, réunit quatorze études, précédées d'une introduction et suivies d'une section consacrée à l'actualité bibliographique sur Gautier. Le thème choisi pour ce numéro est celui de l'Histoire. On sait qu'au cours des années 1820-1830, le mouvement romantique, fédérant les écrivains qui réclamaient une rénovation de la littérature, s'est trouvé partagé entre spiritualistes (Hugo, Vigny) et fantaisistes (Sainte-Beuve, Musset, Gautier). Aux yeux des auteurs qui privilégiaient les options spiritualistes, l'Histoire, et surtout la philosophie de l'histoire, devaient occuper en art une place centrale : l'étude du passé faisait apparaître les manifestations sur terre de Dieu, ou de l'Idée, et permettait d'appréhender un « sens » de l'Histoire, qui fondait une réflexion sur le devenir des hommes et des sociétés ; cette « connaissance » de l'avenir n'était pas non plus, bien sûr, sans implications politiques. Pareilles préoccupations sont absentes de l'œuvre de Gautier, qui proclame son indifférence vis-à-vis de la politique en 1833 dans ses *Jeunes-France, romans goguenards* et demande dans la préface de *Mademoiselle de Maupin* (1835) qu'on ne compte pas sur lui pour « suivre, à travers les événements de l'histoire, les phases de l'idée régénératrice et providentielle ». Il se présente aussi, à plusieurs reprises, contre la vogue du roman historique et de Walter Scott, lequel aurait « introduit dans le monde et mis à la mode le plus détestable genre de composition qu'il soit possible d'inventer » (cité, p. 37 ; son propre *Capitaine Fracasse* se trouve d'ailleurs évidé de tout substrat historique). Selon Gautier, l'Histoire n'a pas de « sens » : elle est aveugle et redoutable, et les sages, tout comme les artistes, ont intérêt à se protéger d'elle et à l'éviter. En témoigne un tercet du poème liminaire de son principal recueil de vers (« Sans prendre garde à l'ouragan [les événements de 1848], / Qui fouettait mes vitres fermées, / Moi, j'ai fait *Émaux et Camées* ») ; de même, les *Tableaux de siège* ne s'attachent jamais à inscrire les troubles de 1870-1871 dans un *continuum* historique (pour l'auteur, les Communards sont des « barbares », qui sont en contradiction totale avec l'« esprit » de Paris) ; et les derniers écrits sur l'Italie passent complètement sous silence l'histoire italienne récente, et notamment le Risorgimento (voir p. 290). Il serait problématique aussi de faire de Gautier, à partir de ses feuilletons, un historien du théâtre ou de la peinture : à l'en croire, aucune évolution ne se fait jour dans l'histoire de l'art, puisque, sous une certaine nouveauté d'allure, c'est toujours un même fonds éternel et identique qui se manifeste.

Pourtant l'Histoire, on le sait, est un matériau essentiel des fictions en prose de Gautier. Mais l'intérêt que manifeste l'auteur pour les époques révolues est celui d'un antiquaire ou d'un brocanteur. Il déterre des momies, enlève sous nos yeux les bandelettes qui les enveloppent, exhume et dépoussière des monuments abolis, ressuscite ainsi des fragments isolés d'un passé pétrifié, conservé dans une sorte d'univers parallèle (Goethe a théorisé cette idée dans le *Second Faust*), mais ne se soucie jamais d'établir entre ceux-ci un quelconque *continuum*. Chacun de ses romans décrit un ailleurs où on s'évade, rapporte un voyage dans le temps qui abolit les distances par une sorte d'opération magique et permet de se trouver plongé dans une époque révolue (comme si, selon la citation que Gautier emprunte à Shakespeare, « la roue du temps était sortie de son ornière »), mais ces excursions dans le passé ne révèlent jamais quoi que ce soit qui concerne l'avenir de l'humanité.

Les études réunies dans le présent *Bulletin* conduisent aussi à préciser deux éléments de réflexion. Gautier est, sur le point qui nous occupe, un héritier de Montaigne : c'est le hasard qui fait l'Histoire, et non une Providence ou un schéma préétabli. Autre point : la seule leçon

que l'Histoire enseigne, aux yeux de notre auteur, c'est le regret ; il faut en effet, à le suivre, déplorer le basculement de l'Europe, qui a dû renoncer au paganisme heureux pour se laisser engoutir dans un christianisme moralement et esthétiquement mortifère. Ainsi, loin de mener à des jours meilleurs, l'Histoire nous apprend que les temps heureux sont derrière nous et que l'avancée du monde ne correspond pas à un progrès, mais à une décadence. Ce constat fait de Gautier une sorte de pré-Flaubert, et suggère que des textes comme *Arria Marcella* ou *Le Roman de la momie* sont des œuvres-sœurs de *Salammbô*, le roman qui ouvre précisément en France l'esthétique de la décadence.

MICHEL BRIX